

Les chroniques du Caire, n° 3

Quand Guillemin lisait *La Nausée*

Simenon, dont nous avons parlé dans le n° 1 de cette série sur les articles d'Henri Guillemin pour *La Bourse égyptienne* du Caire, était son contemporain exact : Guillemin est né le 19 mars 1903, Simenon le 13 février. Jean-Paul Sartre, né le 21 juin 1905, est de plus de deux ans son cadet, mais ils se sont connus de près pendant les années qu'ils ont passées ensemble à l'E.N.S. de la rue d'Ulm, où Sartre a été reçu en 1924 et Guillemin un an plus tôt. Dans une page rédigée en décembre 1960, Guillemin évoque « Nizan et Sartre » et le duo aussi anticonformiste qu'inséparable qu'ils formaient ; et il précise, au sujet de Sartre : « Il était très cordial avec moi, très copain » (*Parcours* [1988], Utovie, 2015, p. 23).

Après leur sortie de la rue d'Ulm, les deux camarades se retrouvent enseignants dans le secondaire dans des villes différentes, l'un en lettres, l'autre en philo ; ils se perdent de vue, et ne semblent pas s'être à nouveau rencontrés, mais Henri Guillemin a continué de suivre l'itinéraire de Sartre, qui le passionne : huit articles entre 1938 et 1991. Les deux dont il s'agit ici sont les deux premiers : 13 février 1938, sur *La Nausée*, et la partie de la chronique du 28 mai 1939 consacrée au recueil de nouvelles *Le Mur*, qui porte comme titre celui de son premier texte, antérieur à *La Nausée* comme on le voit dans l'ouverture de l'article de 1938 :

« J.-P. Sartre n'avait, encore, publié aucun livre ; mais nous le connaissions tout de même ; dans la *Nouvelle Revue française* de juillet 1937, il avait fait paraître un récit : *Le Mur* ; et tous ceux qui avaient lu ce texte savaient que le nom de J.-P. Sartre valait qu'on le retînt. Vingt pages, et la preuve était faite : celui-là, cet inconnu, c'était un écrivain. »

La Nausée, petit livre discret, dont « le titre, même, risque de le compromettre aux yeux des lecteurs délicats, [...] n'est pas ce que les libraires appellent un ouvrage très "public". La manière de J.-P. Sartre n'est pas celle de P. Benoît » [Pierre Benoît, romancier alors fameux]. Sartre ne cherche-t-il pas, même, à choquer ? « il ne paraît pas respecter beaucoup les hiérarchies sociales ; on dirait même qu'il n'y croit pas. Pour comble, tout se passe comme s'il s'exposait exprès, insolemment, à se faire traiter de malade, de détraqué, peut-être même de surréaliste ».

Jusque-là, me direz-vous, pas vraiment présent, le « ton » dont nous cherchons la trace en lisant ces chroniques. Mais le voici, ce ton, les voici, les thèmes familiers, lorsque Guillemin, à la fois honnêtement et avec une habileté assez jésuitique, dit et ne dit pas ce qui l'impressionne, oui, mais aussi le gêne dans *La Nausée* :

« Quel drôle de bouquin ! Je viens d'en achever la lecture et je ne sais pas bien encore ce que j'en pense. Une voix me souffle : "Avoue que, de temps en temps, ça t'a assommé". Pas vrai ! Déconcerté, oui, un peu ahuri ; je ne suivais plus, je n'y étais plus très bien. Je devinais qu'il y avait quelque chose à comprendre, quelque chose d'intéressant, d'important, et que Sartre peinait pour me le faire sentir ; mais je ne l'entrevois que vaguement, c'était de ma faute, non de la sienne ; et ce qu'il avait à traduire – la nausée justement, cette "nausée métaphysique" qui fait tout le sujet de son livre –, ce n'est pas tellement commode d'en suggérer l'idée, d'en faire passer en nous, ne serait-ce qu'en éclair, la sensation. »

Que veut Sartre ? certes « point nous divertir », mais « nous transmettre, nous livrer [...] sa vue du monde, sa conception de l'univers ; ce que chacun de nous a de plus important à dire, c'est toujours cela, ce n'est jamais que cela » : conviction forte de Guillemin, en effet, nous le savons. Le problème, c'est qu'Antoine Roquentin, le héros de Sartre, est un « fort en philosophie » ; « le gaillard est métaphysicien en diable, et son journal – car *La Nausée* se présente sous forme de mémoires, de papiers intimes – son journal a l'air, par moments, [...] d'un manuel illustré. Le professeur Sartre, dans sa classe, ne doit pas avoir son pareil pour intéresser ses élèves aux problèmes les plus abstraits ; ce don qu'il a d'éprouver pathétiquement ce qui, chez tant d'autres penseurs, demeure dans la calme région inoffensive et glacée des concepts, il s'en est servi pour bâtir un livre. Seulement, à coup sûr, c'est un livre austère [...] peut-être pas, pour nous, futiles, aussi exaltant que *L'Atlantide* ». Le roman d'aventures de Pierre Benoît, nommé déjà au début de l'article, remonte à 1919 ; peut-être Guillemin y pense-t-il comme à une lecture de son adolescence ?

En tout cas on ne peut pas dire qu'on retrouve ici son adhésion intuitive si forte à l'univers de Simenon. Trop “intello”, alors, l'ancien camarade Sartre ? difficile à dire. Quand Guillemin écrit : « Il y a, par bonheur, dans *La Nausée*, des thèmes beaucoup plus accessibles », dit-il « par bonheur » au premier degré, ou ironise-t-il sur le soulagement de ces lecteurs qu'il appelait plus haut « futiles », en s'incluant dans leur nombre ? Ces thèmes plus faciles, c'est, par exemple, la caricature de la bourgeoisie du Havre, ville où Sartre a fait ses débuts d'enseignant de lycée et qu'il représente sous le nom de Bouville. Guillemin a savouré comme un des « morceaux de bravoure parfaitement réussis » du livre, l'évocation des notables « à la sortie de la messe “chic” » ; il a aimé aussi « deux scènes où reparaît la “patte” puissante, la griffe du lion que *Le Mur* nous a révélée : Antoine en présence d'Anny, sa maîtresse, et la cruelle histoire de l'Autodidacte, à la fin ». On a l'impression que, petit à petit, à mesure qu'il relit mentalement l'œuvre pour rédiger sa chronique, Guillemin cède, et met finalement chapeau bas devant ce qui est moins un roman qu'un « témoignage » et un « document » :

« Cette violence même, cette violence surtout, ce ton de haine, ces crachats de mépris (“Je ne veux pas de communion d'âme ; je ne suis pas tombé si bas !”), toute cette frénésie et ce désespoir, toutes ces preuves, en somme, qu'il y a bien là un homme, et pas un auteur, [...] tout cela, oui, est assez bouleversant. »

Guillemin conclut son analyse d'une façon qui commence à nous être familière, en se penchant sur l'aspect métaphysique du livre. La religion, aux yeux de Roquentin, n'est qu'« un prétentieux néant », et pourtant « ce dépossédé », dit Guillemin à la lecture de la fin du roman, « au fond de l'abîme, découvre une issue ; quelque chose qui le justifierait peut-être un petit peu d'exister : créer, avec sa douleur même, une chose belle, un beau livre, simplement pour “souffrir en mesure”. Je ne sais pas si J.-P. Sartre a songé à Flaubert ; mais cela, c'est exactement, c'est littéralement du Flaubert ; c'était sa recette à lui, l'homme de Croisset, pour échapper à la “nausée”, surmonter le destin, atteindre quand même à un absolu ». En 1938 le rapprochement entre Sartre et Flaubert vient à l'esprit de Guillemin parce qu'il travaille alors à son livre *Flaubert devant la vie et devant Dieu*, qui va paraître l'année suivante, préfacé par Mauriac ; mais ce rapprochement est pertinent aussi à longue échéance, et même intuitivement visionnaire, puisqu'on sait que, plus de trente ans plus tard, Sartre a consacré des milliers d'heures à essayer de comprendre qui était *L'Idiot de la famille* (titre de son énorme ouvrage inachevé sur la vie de Flaubert, 1971-1972).

Les questions que nous nous posons sur l'attirance (ou non) de Guillemin pour Sartre romancier, et sur ses réserves à son égard, restent intactes et même se renforcent à la lecture de la critique pour le moins mitigée du recueil *Le Mur*, parue quinze mois après l'article sur *La Nausée*. Guillemin rappelle pour commencer le souvenir du *Mur* (la nouvelle), ce texte « extraordinairement habile », « une manière de révélation », puis il revient brièvement sur *La Nausée*, dont il donne une définition plutôt meilleure que dans le premier article : « une tentative pour rendre sensible aux lecteurs les moins "philosophes" [...] une façon d'envisager le monde, ce désarroi de la pensée devant le fait qu'un univers concret nous entoure, que nous subissons les objets, leur présence, leur densité, et qu'il y a là, pour l'intelligence, une sorte de scandale, de heurt perpétuel contre un inconnaissable gratuit, écrasant, absurde ». Puis il en vient assez vite à ce qu'il croit devoir dire, que les « cinq récits » du nouveau volume, *Le Mur*, *La Chambre*, *Érostrate*, *Intimité* et *L'Enfance d'un chef*, « suivent une courbe descendante », autrement dit : sont de moins en moins bons. Juste un mot sur *Le Mur*, relu avec « la même émotion, la même admiration bouleversée que jadis » ; à propos du deuxième récit, dont le héros est un dément, Guillemin évoque la rue d'Ulm :

« *La Chambre* me rappelle le temps où Sartre, normalien, allait chaque semaine, sous la direction du professeur Dumas, visiter les fous, les observer, les étudier dans je ne sais plus quel hôpital parisien. Il nous rapportait de ces expéditions des détails tragiques ou cocasses. *La Chambre* est une histoire de fou ; un fou que sa femme protège, garde farouchement, dans cette chambre obscure, irrespirable, d'où il ne sort plus et qui est devenue leur univers à tous deux. Ces pages-là sont belles, d'une beauté horrible sans doute, vaguement effrayante ; mais c'est une réussite parfaite [...] ». Suit une analyse détaillée, suivie de ce bilan : « Étouffant, maléfique si l'on veut, admirable tout de même ce récit de *La Chambre*. La suite, hélas, ne nous procurera plus rien qui soit de cette force ».

Ce sont surtout les deux dernières nouvelles (*Intimité* et *L'Enfance d'un chef*) qui déçoivent le lecteur du *Mur*, même s'il est conscient du fait que c'est en toute lucidité que Sartre y a peint « des créatures à-vau-l'eau, inconsistantes, qui font à la surface de ce monde leur petit bruit dérisoire ; des papillons du néant ». Oublions ces échecs : « Sartre a donné la preuve qu'il ne faut pas le juger sur des essais médiocres, que nous lui ferions tort en prenant pour des témoignages authentiques de lui-même ces divertissements inutiles ». Guillemin dit très bien à quel point il ne sait où se situer, lui lecteur de Sartre : « [...] je ne voudrais ni desservir Sartre (à cause du *Mur*) ni le servir », alors je fais « seulement de la critique littéraire [*sic*] ; et sur ce plan-là je me borne à noter qu'autant *Le Mur* est une belle chose, autant sont faibles, et pauvres, et même un peu fatigantes, les deux nouvelles de la fin ».

Guillemin faire « seulement de la critique littéraire » ? voire ! C'est surtout qu'il a été dérouté, puis déçu, par ce qu'écrivait son ancien camarade ; il admire, et en même temps impossible de taire sa réticence, malgré tel « petit groupe de pages lucides, qu'il faut signaler » (dans *L'Enfance d'un chef*). Alors pour s'en sortir, Guillemin finit comme j'ai commencé, en évoquant le passé sous la forme d'une boutade :

« "Sartre et Nizan" : nous prononcions toujours ces deux noms ensemble, quand nous étions à l'École normale. Deux copains qui ne se quittaient guère. Tous deux se sont maintenant affirmés dans la jeune littérature. Nous sommes un petit nombre – ceux des "promos" 1923-1924 – qui clignons de l'œil lorsque, dans *La Nausée*, au coin d'une page, apparaît un gendarme du nom de Nizan. De *La Nausée* à *L'Enfance d'un chef*, le gendarme a reçu de l'avancement, nous l'apercevons brusquement à la table de famille des Fleurier ; il est devenu général. » Et c'est la fin de l'article...

Dans une langue plus moderne, cela s'appelle « botter en touche ». Par la suite, Guillemin ne reparlera plus jamais de l'œuvre de fiction de Sartre, de ses autres romans, de son théâtre ; il ne s'intéressera qu'à son itinéraire éthique, et la seule mention de lui dans le livre que nous avons fait ensemble vient à propos du livre de Jeanson sur sa *Pensée morale* (voir *Le Cas Guillemin*, éd. originale, Gallimard, 1979, p. 148 ; une version revue de cet ouvrage est en préparation chez Utovie).

Au fond Sartre a passionné Henri Guillemin comme penseur de la destinée de l'homme, mais ne l'a que bien partiellement convaincu comme écrivain... Et nous ? que penserons-nous si nous (re)lisons *La Nausée* ?